

« Trop souvent nous sommes

C'est un livre foisonnant que *Viens, vis, aime!* La Neuchâteloise Isabelle Perrenoud y raconte sa quête de la vraie vie, son cheminement tortueux de l'errance au baptême. Et témoigne qu'apprendre à dire oui est possible.



Isabelle Perrenoud : une longue quête vers la lumière.

Isabelle Perrenoud est née en 1966 à La Sagne, près de La Chaux-de-Fonds, dans une famille ouvrière réformée. Ses parents lui ont donné une éducation stricte: «Pour me permettre de survivre dans un monde qui n'est pas facile et dans la certitude qu'ils pourraient ainsi m'aider à connaître le bonheur».

Evacuant Dieu: «Il ne fallait pas en parler». Isabelle s'est vite sentie à l'étroit: petite, elle percevait autre chose, sentait en elle «une nostalgie du Tout-Autre, de la Joie profonde». C'est le début d'une longue quête jalonnée par l'alcool, le désert et des rencontres décisives. Aujourd'hui greffière auprès du Ministère public de la Confédération à Berne et engagée en Eglise, Isabelle Perrenoud revient dans *Viens, vis, aime!* sur un itinéraire douloureux et passionnant.

A l'école primaire, en dépit de votre éducation, vous avez appris le Notre Père...

Isabelle Perrenoud: – J'arrivais toujours à l'école en avance et le mercredi matin, il y avait une réunion avec le pasteur. Je m'y rendais quelquefois par curiosité. C'est là que j'ai appris le Notre Père. Mais j'ai vite senti que je n'étais pas dans la ligne par rapport à ma famille, à mon père en particulier. Comme je l'aimais beaucoup, que j'avais très envie de lui ressembler et d'être aimée par lui, j'ai vite cessé de fréquenter ce groupe.

«Ce sont les mots qui m'ont sauvée», écrivez-vous. En quoi?

– Très tôt les mots ont résonné en moi. J'ai été émerveillée le jour où ma maman m'a appris ma première poésie – j'avais quatre ans. Puis la lecture

m'a fait découvrir des mondes que je ne soupçonnais pas, ouvert des horizons.

Votre bac littéraire en poche, vous avez décidé de faire un apprentissage de commerce. Pourquoi?

– Pour quitter la maison au terme d'une adolescence très difficile: j'étais une grande rebelle; la boulimie, que mes parents n'étaient pas en mesure de comprendre, traduisait mon mal-être. A 19 ans, j'ai décidé d'habiter dans un appartement avec un ami: c'est alors que, croyant être libre, j'ai commencé à m'égarer.

Vous vous êtes mise à boire...

– Un profond malaise m'habitait. Mon âme avait faim et soif. Mais je l'ignorais. J'ai bu pour me remplir. Et pour m'alléger: si le premier verre était sy-

dans le non »

nonyme de légèreté, le second était le début de la descente aux enfers. En réalité, je ne voyais aucune porte pour sortir d'une obscurité qui n'en finissait pas. Je sombrais, vivant dans le déni, le noir et le mensonge.

Vous vous en êtes sortie. Quel a été le déclic ?

– En 2004, je me suis rendue à Vienne pour un stage linguistique. Dans ma valise, une biographie d'Arnaud Desjardins que j'avais achetée par hasard avant mon départ. J'ai ouvert ce livre pour me raccrocher à quelque chose. Le lendemain, j'ai arrêté de boire et depuis, je n'ai plus touché une goutte d'alcool. J'avais autre chose à vivre !

Cette biographie m'a apporté l'espoir d'une issue; elle m'a fait prendre conscience que mon malaise n'était ni un caprice ni une maladie honteuse. Qu'il y avait là quelque chose de bien plus profond, à creuser. J'ai découvert un homme qui n'était plus esclave de ses pensées et de ses émotions, qui n'était plus un pantin agité par ses « moi ». J'ai perçu que son enseignement pouvait m'aider à me libérer dans la douceur et le respect de moi-même.

Vous vous êtes rendue à l'ashram d'Arnaud, à Hauteville, en Ardèche, pour vous mettre à son école. Qu'y avez-vous découvert ?

– J'ai tout de suite été séduite par le respect qui y régnait: respect des personnes, des choses, de la nature, des traditions. J'ai appris à respecter mon corps: j'ai compris que le souffle est un cadeau, qu'il est la Vie. J'ai aussi découvert que chaque écueil est une possibilité que la vie nous offre pour aller plus loin en se comprenant mieux. J'ai appris la vigilance intérieure, le recul par rapport à mes pensées et mes

émotions. Enfin, j'ai appris à mieux me comprendre.

Ce premier séjour et les suivants m'ont apporté la certitude que je suis née pour grandir et fleurir; qu'en chaque être humain il y a de la bonté et de la beauté; que je fais partie d'une immense famille: celle des humains, car nous avons tous la même origine et nous allons tous vers la même source.

Vous avez cheminé vers «le monde du oui parfait». Comment est-il ?

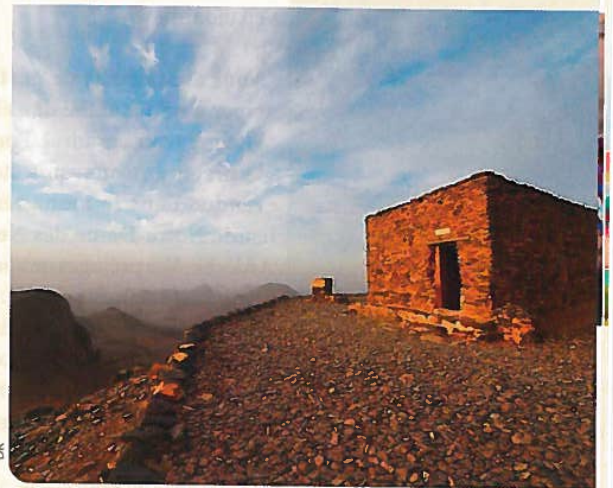
– C'est un monde d'amour, de paix, de bonté et de beauté où chacun a sa place. Nous le portons en nous et nous avons à l'incarner. La plupart du temps, nous sommes dans le non: non à l'em-

« Mon malaise n'était ni un caprice ni une maladie honteuse. »

bouteillage, non à la longue file d'attente à la caisse du supermarché, non à la facture des impôts, non au voisin qui fait du bruit. Il y a un immense travail intérieur à effectuer pour parvenir à dire oui, à nous soumettre à ce qui est et que nous ne pouvons changer: oui à nous-mêmes, aux autres, aux événements. Tant que nous demeurons dans le non, nous ne pouvons connaître la paix dont parle Jésus. L'enseignement d'Arnaud m'a permis d'avancer dans cette direction.

«Soyez simple»: ces mots d'Arnaud vous ont bouleversée...

– Je pense à cette phrase chaque jour; je la porte en moi. Et bien souvent je me surprends en «flagrant délit de complication», je me surprends à faire des ajouts et des détours. Par exemple, j'essaie d'être gentille plutôt que vraie, et être simple c'est être vraie! Enlever les couches qui recouvrent la réalité, c'est l'œuvre de toute une vie. Il s'agit d'être libre de ses désirs. Mais de tout mettre en œuvre pour satisfaire ceux qui nous habitent dans la mesure où ils ne nuisent ni à nous-



Dans l'ermitage de Charles de Foucauld, Isabelle a vécu une expérience forte.

Sur les pas de Charles de Foucauld

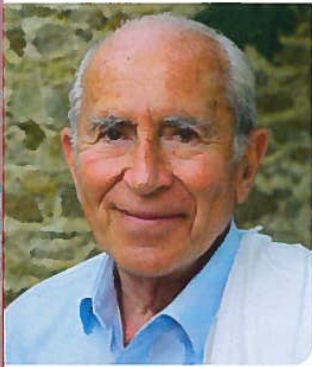
En 2007, vous marchez dans le Hoggar. Pourquoi ?

– Cette marche nous était proposée dans l'esprit de l'ashram d'Hauteville. J'avais envie de voir ce qui se cachait dans mes tréfonds et de me simplifier. Vivre sans eau, sans montre, sans superflu, avancer pas à pas, éprouver l'immensité de l'espace, voilà qui érode l'ego! Et puis, l'aventure en groupe était un bon exercice pour apprendre à ne pas toujours tirer la couverture à soi.

Que vous a apporté le désert ?

– Dans l'ermitage du Père Charles de Foucauld, j'ai vécu un moment inoubliable: l'Indicible m'a traversée. Ce fut une rencontre percutante: l'amour entre Charles de Foucauld et Dieu. Cet amour immense qui les unissait et que j'ai pu «palper» en parcourant des textes écrits par l'ermite à portée de main, sur une étagère, dans la pièce qu'il avait habitée. Le désert m'a appris l'importance de l'autre. Marcher ensemble, voir les plus robustes attendre et encourager les plus faibles dans les passages difficiles m'a montré combien il y a de bonté et de beauté en l'homme. Là j'ai compris que j'avais des frères et des sœurs.

Le désert m'a aussi convaincue que nous pouvons vivre de manière plus simple, silencieuse, respectueuse, humble et fraternelle. Il m'a fait découvrir la joie d'être ensemble sans jugement. ■ GdSC



Arnaud Desjardins (1925-2011) est un maître spirituel pour beaucoup.

Ci-contre l'abbaye bénédictine d'En Calcat (Tarn), lieu de silence et de liberté.

Isabelle Perrenoud, *Viens, vis, aime!* De l'errance au baptême, de la nuit à la lumière (Editions Saint-Augustin, 306 pages) est en vente à l'Echo Magazine au prix de Frs 32.- + frais de port.

mêmes ni aux autres. Il ne s'agit pas de refouler ce que nous portons en nous, mais de le faire germer, de nous épanouir.

Vous avez décidé de participer à une marche dans le Hoggar (voir encadré). Pour la préparer, vous vous êtes rendue dans le monastère

cistercien de Notre-Dame des Neiges, en Ardèche. Vos préjugés ne vous ont pas empêchée de vous ouvrir...

– Les religieux étaient pour moi des êtres louches, voire dangereux. A l'école, j'avais entendu des histoires terribles sur ce qui se passait dans les monastères. Ces idées s'étaient incrustées en moi. J'avais surtout peur.

Et puis, je voulais demeurer fidèle à ce que j'avais été jusque-là, attachée à mon «moi-renégat». Je pensais que croire en Dieu, c'était s'avouer le pantin d'une abstraction, d'un opium du peuple, je ne parvenais pas à adhérer à ce que je jugeais être un système et un instrument de pouvoir.

Puis j'ai osé me dire: «Je suis humaine, fragile, faillible, mais je suis. Et j'ai le droit d'être! J'ai le droit de fleurir, de grandir, d'exprimer ce que je porte en moi!». Plus tard, il y a eu la rencontre avec un moine d'En Calcat qui m'a révélé la liberté, m'a montré que les murs ne sont pas des murs pour qui a réussi à délivrer son âme et à s'abandonner entre les bras de Dieu.

Vous avez ensuite frappé à la porte du Centre Sainte-Ursule à Fribourg. Pourquoi?

– Pour apaiser ma faim. J'ai cherché un centre spirituel sur internet et trouvé Sainte-Ursule. Sœur Marie-Brigitte m'a offert l'Accueil avec une majuscule: son oreille, sa disponibilité, sa générosité, sa douceur, sa confiance. Sans rien ôter à ma liberté.

J'ai découvert la *lectio divina*, une expérience bouleversante qui m'a révélé



Jésus. Et compris que, quoique non baptisée, j'étais aimée par lui. Il n'était pas là pour me juger, il m'accueillait telle que j'étais. Ça donne de la force, ça ouvre toutes les portes. Sentir la présence de Dieu est une grâce offerte, un avant-goût du ciel pour que

nous nous mettions en marche. Et pour que nous ne nous laissions plus happer par les ténèbres. J'ai rencontré l'Enfant-roi, cette part intouchée et innocente en moi, et l'Ami, qui n'est qu'Amour. Il est partout. Il est Dieu, Frère, Amant. Et Marie, l'abandon, la tendresse infinie, la clairvoyance,

la transparence. Elle a fait confiance, devenant un espace sans entrave pour Dieu. Je l'invoque souvent pour qu'elle m'apprenne à être femme.

Vous avez demandé le baptême: pourquoi?

– Pour dire oui à l'Ami, ratifier une alliance. Je me suis agenouillée devant lui et lui ait dit de toutes mes forces, de tout mon cœur, de toute mon âme: «merci!».

En quoi Hauteville et Sainte-Ursule se rejoignent-ils?

– L'enseignement d'Arnaud éclaire ma route; il m'aide à comprendre ce qui me sépare de Dieu à certains moments et à guérir de mes blessures. Et

que fait Jésus sinon nous aider à guérir? Hauteville et Sainte-Ursule ont la même vocation: aider les cœurs à s'ouvrir, les hommes à naître, à devenir des frères et à marcher ensemble vers la paix. Si le vocabulaire diffère, le message est le même.

Des projets?

– Discerner et accueillir ce qui vient à moi pour faire fructifier ce que Dieu a semé dans mon cœur. J'espère donner aux lecteurs envie d'aller voir dans leurs profondeurs. J'essaie de mettre sur pied, à la paroisse de la Trinité à Berne, un groupe de partage, de lecture et d'écriture où nous coucherons sur le papier ce qui nous habite.

Quels sentiments vous animent au terme de ce cheminement?

Je suis sortie d'un long tunnel, laissant derrière moi une vieille peau. Je ne tâtonne plus dans le noir, je sais où regarder: vers le Père qui, toujours, est là pour nous prendre dans ses bras. J'aime beaucoup la parabole de l'enfant prodigue – et je crois que nous sommes tous des enfants prodiges, appelés par un Père qui n'a jamais cessé de nous attendre et qui ne cessera jamais de nous accueillir. Jésus n'a pas menti. Crucifié, il croyait encore en nous. Cessons de le trahir: devenons des femmes et des hommes debout, capables de bonté et de beauté, de vie et d'amour. ■

Recueilli par Geneviève de Simone-Cornet

